

XYZ. La revue de la nouvelle

La fatigue d'écrire

Michael Delisle, *Le palais de la fatigue*, Montréal, Boréal, 2016, 139 p.

Michel Lord



Numéro 133, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2018). Compte rendu de [La fatigue d'écrire / Michael Delisle, *Le palais de la fatigue*, Montréal, Boréal, 2016, 139 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (133), 75–78.

La fatigue d'écrire

Michael Delisle, *Le palais de la fatigue*, Montréal, Boréal, 2016, 139 p.

APRÈS plus d'une douzaine d'ouvrages poétiques, romanesques et nouvelles, dont les remarquables recueils *Helen avec un secret* (1995) et *Le sort de Fille* (2005), Michael Delisle n'est peut-être pas au bout du rouleau, mais le mot *fatigue* dans le titre de son plus récent recueil pourrait le laisser croire. Ce titre ne renvoie pourtant qu'à un détail sans aucune importance au milieu de la nouvelle éponyme : une amie du narrateur de ces six nouvelles interreliées — aux allures de roman fragmentaire par nouvelles — parle de ses études en acupuncture et du concept nommé *Lao Gong* ou le « palais de la fatigue » (p. 64), sans qu'on en sache plus sur le sujet. L'idée de l'effleurement me vient à l'esprit, à propos de tout ce qui est donné à lire dans ce curieux recueil. Un narrateur innommé, poète comme l'auteur, fait du saute-mouton, presque du coq-à-l'âne, dans chaque nouvelle. J'en donne quelques exemples.



Dans « L'ours », aux accents loufoques, échevelés, comiques et satiriques, le narrateur, alors adolescent, vit avec sa mère et son frère dans la banlieue perdue de Longueuil. Il s'efforce d'apprendre la dactylo pour transcrire ses alexandrins, pendant que son frère s'entiche de la culture de la Bretagne (ce dernier passera rapidement d'une manie à l'autre tout au long du recueil, effleurant tout, jusqu'à son naufrage aux États-Unis — sorte de prolongement moderne du triste paysan exilé Euchariste Moisan de *Trente arpents*, de Ringuet). Leur mère se démène comme elle le peut dans l'immobilier. Son frère Johnny arrive un jour avec un ourson blessé à la

patte. On met le pauvre animal dans le garage, un lieu bordélique, jusqu'à ce que la mère exige qu'on le donne à un zoo pour que la maison soit présentable (elle attend des invités et veut faire bonne figure). Ses fils doivent aussi désherber le gazon: « [...] j'aimerais ça que le gazon soit beau quand le monde va arriver. Chus tannée d'avoir honte » (p. 31). On le voit, cela reste au niveau des pâquerettes.

Après ce récit bizarroïde, le narrateur dans la nouvelle-titre évoque sa vie au cégep et les dix ou douze années suivantes. Courtisé par son professeur de poésie, un poète connu, mais sans nom, simplement « un gros blond aux cheveux longs » (p. 36), il s'installe avec lui à Montréal. Ce dernier est affligé par le suicide d'Hubert Aquin — ce qui situe le récit en 1977 — mais n'en dit pas plus. Le narrateur, de son côté, refuse de mourir à Longueuil au bout d'une vie « sans trajet » (p. 51)! Sa vie sentimentale commence mal avec son prof et amant: « [...] un bémol m'attristait: ma première relation sexuelle s'était déroulée sans plaisir. » (p. 51) Ils vont à Londres (« au pays de [s]es ancêtres », p. 57), où rien ne va avec son prof: « Tout s'embrouillait dans ma tête et je faisais naufrage dans mon désarroi. » (p. 55) Rien n'indique toutefois les raisons profondes de cette situation affreuse. Toujours l'effleurement. De retour à Montréal, il évoque l'atmosphère du temps dans le champ poétique: « Les écrivains qui gravitaient autour du prof étaient pour la plupart de tendance formaliste, [...] féministe, psychanalytique, marxiste, telquelienne... » (p. 57) Et ce détail suave: « On ne dit plus "poème", il faut dire "texte". » (p. 62) On voit resurgir l'époque de *La Nouvelle Barre du jour* et des *Herbes rouges* où Delisle a fait paraître ses premières poésies. Sur cette lancée, le narrateur ironise sur sa propre pratique: « Mon astuce était simple: j'évitais les phrases. [...] je faisais donc des listes où alternaient les mots neutres et les verbes à l'infinitif. Le prof survolait mon travail sans sourciller. [...] Bon élève, je commençais à publier. » (p. 58) Mais le temps passant, un début de calvitie n'aidant pas, il se fait larguer par son prof. Au diable l'amour...

Après cette longue nouvelle de près de cinquante pages, dans les quatre dernières nouvelles, le narrateur est en contact avec un certain Jogues et avec son frère. Dans « Lettres à Jogues », il écrit brièvement à ce Jogues, de Paris, où il parle surtout de son frère qui lui a écrit pour lui annoncer qu'il vient d'avoir un enfant, Eddy. Dans « Un frère nommé Méthode », c'est à son frère qu'il écrit du fond de la Bulgarie, où il s'étonne de la résilience de ces gens écrasés par les Turcs pendant des siècles, mais malgré tout inventeurs de deux alphabets. C'est pour cela qu'il achète une « icône de saint Cyrille [et] de saint Méthode » (p. 90). Cela pour en arriver à dire: « [...] l'image de ces inventeurs d'alphabet bien en vue sur ma table pourra me rappeler l'importance de l'écriture. Un rappel de son caractère sacré. Je pourrais aussi accrocher une photo de Gaston Miron comme un Sacré-Cœur au-dessus de ma porte ! » (p. 90) Cela va loin... L'écriture cyrillique et Miron dans le même bateau ? On s'étonne à moins.

« Portage » est l'autre longue nouvelle du recueil (trente-six pages). Déambulant dans les rues de Montréal, où il observe des travaux d'égouts, le narrateur passe des remarques sur le passé des Canadiens français: « Dire que des hommes ont maçonné cet ouvrage. Des Canadiens français aux saloppes raidies de crasse, bons chrétiens pouilleux qui ramenaient chez eux les boues infectieuses. Une race élevée dans le silence, mettant au monde des enfants qui mouraient dans l'année. [...] Nos ancêtres étaient du bétail. » (p. 96-97) Puis s'enfilent des événements sans aucun lien: un Arabe le gifle sans raison dans la rue, et son frère l'invite à la pêche avec son fils Eddy, qui a six ans. Ce dernier veut qu'on lui raconte une histoire, et le narrateur d'y aller avec celle d'une série de gars appelés Eddy qui, le premier étant parti du pays de Galles, ont abouti au Québec, contre vents et marées, devenant tour à tour mineur de charbon puis plus tard avocat puis presque rien à nouveau.

Dans la dernière nouvelle, « Ne bouge plus », le narrateur va voir son ami Jogues, « un photographe de génie » (p. 130) qui, de crainte de se répéter, décide de se débarrasser de tout 77

et de vivre dans la plus grande simplicité. Devant ce néant créateur annoncé, le narrateur réfléchit à sa propre pratique : « J'avoue que j'ai, de mon côté, de moins en moins d'idées pour écrire. [...] Je me sens trop âgé pour les ivresses de l'inspiration. [...] j'ai peur d'être rendu, moi aussi, au terme de mon œuvre. Si seulement je pouvais mettre le doigt sur ce qui m'a mené là. » (p. 134) De l'effleurement, on passe à l'incapacité de réfléchir. Puis, pensant à son frère exilé aux États-Unis, malade devenu invalide, et à Eddy, « toujours en prison » (p. 137), il se dit des choses difficiles à avouer : « Je travaille avec une ambition de plus en plus élémentaire. J'écris pour voir à quoi la vie ressemble, une fois écrite. » (p. 138)

C'est sans doute dans le but de se comprendre que ce poète narrateur — qui ne semble pas avoir réussi à publier un livre, il ne parle que d'une tentative ratée — dépeint son existence, de l'adolescence à la fin de la quarantaine ou plus, dans des nouvelles qui vont dans tous les sens. Comme la vie, bien souvent. Les deux précédents recueils de nouvelles de Delisle me semblaient plus achevés que ce livre d'errance où la seule bouée qui reste, c'est le désir d'écrire, ce qui n'est pas peu. Que penser de ce recueil d'un écrivain estimable, qui a été finaliste pour le Prix du Gouverneur général du Canada ? On peut tout aussi bien, comme le personnage d'Anicet de Louis Aragon, considérer que « l'œuvre d'art est celle devant qui l'on perd le sens critique¹ ». Tout est possible. À chacun d'en juger.

Michel Lord

Soleil couchant sur sept vies

Alain Bernard Marchand, *Sept vies, dix-sept morts*, Montréal, Les Herbes rouges, 2017, 201 p.

ALAIN BERNARD MARCHAND est un écrivain prolifique. Depuis le début des années 1990, ce résident d'Ottawa et travailleur dans la fonction publique (il a notamment été rédacteur des discours de Michaëlle Jean) a publié romans,

1. Louis Aragon, *Œuvres romanesques complètes*, tome I : *Anicet ou le panorama*, roman, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1997, p. 67.